

Olivier Adam
**Une partie
de badminton**



Une partie de badminton

Olivier
Adam

Après une parenthèse parisienne qui n'a pas tenu ses promesses, Paul Lerner, dont les derniers livres se sont peu vendus, revient piteusement en Bretagne où il accepte un poste de journaliste pour l'hebdomadaire local. Mais les ennuis ne tardent pas à le rattraper. Tandis que ce littoral qu'il croyait bien connaître se révèle moins paisible qu'il n'en a l'air, Paul voit sa vie conjugale et familiale brutalement mise à l'épreuve. Il était pourtant prévenu : un jour ou l'autre on doit négocier avec la loi de l'emmerdement maximum. Reste à disputer la partie le plus élégamment possible.

Comme dans *Falaises*, *Des vents contraires* ou *Les Lisières*, Olivier Adam convoque un de ses doubles et brouille savoureusement les pistes entre fiction et réalité dans ce grand livre d'une vitalité romanesque et d'une autodérision très anglo-saxonnes.

Olivier Adam est né en 1974. Il est l'auteur de nombreux romans parmi lesquels Je vais bien, ne t'en fais pas (Le Dilettante, 2000), Falaises (L'Olivier, 2005), Des vents contraires (L'Olivier, Prix RTL/Lire 2009), Les Lisières, Peine perdue et Chanson de la ville silencieuse (Flammarion, 2012, 2014 et 2018).

Flammarion

Une partie de badminton

DU MÊME AUTEUR

Je vais bien, ne t'en fais pas

Le Dilettante, 2000 ; Pocket, 2002.

À l'ouest

Éditions de l'Olivier, 2001 ; Pocket, 2001.

Poids léger

Éditions de l'Olivier, 2002 ; Points, 2004.

Passer l'hiver

Éditions de l'Olivier, 2004 (Goncourt de la nouvelle) ;
Points, 2005.

Falaises

Éditions de l'Olivier, 2005 ; Points, 2006.

À l'abri de rien

Éditions de l'Olivier, 2007 ; Points, 2008 (prix France Télé-
visions, prix Populiste)

Des vents contraires

Éditions de l'Olivier, 2008 ; Points, 2009 (prix RTL/Lire)

Kyoto Limited Express

avec Arnaud Auzouy, Points, 2010.

Le Cœur régulier

Éditions de l'Olivier, 2010 ; Points, 2011.

Les Lisières

Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.

Peine perdue

Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.

La Renverse

Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Chanson de la ville silencieuse

Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Olivier Adam

Une partie de badminton

roman

Flammarion

© Flammarion et Olivier Adam, 2019.
ISBN : 978-2-0813-8247-3

Pour Karine

« La maturité, telle que je la concevais, consistait à reconnaître ce qu'il pouvait y avoir de bizarre ou de douloureux dans l'existence, à admettre qu'on ne pouvait plus rien y faire, et à aller de l'avant en prenant le meilleur de la vie. »

RICHARD FORD,
Un week-end dans le Michigan

I

EN CALE SÈCHE

Son téléphone se mit à vibrer. Paul Lerner le laissa faire. Il avait depuis longtemps la réputation d'être injoignable. Avec les années, il s'était imaginé qu'on finirait par s'y habituer. Mais non. Tout le monde s'acharnait à le lui reprocher. Sarah, sa compagne. Manon et Clément, ses enfants. Sa mère. Ses amis – mais il lui en restait peu. Son éditeur à l'époque – une époque pas si lointaine en définitive, mais tout cela lui paraissait loin désormais, il y pensait comme à une autre vie, très ancienne, périmée. Et, ces temps-ci, Marion Gardel, rédactrice en chef de *L'Émeraude*, le journal local dont il rédigeait une bonne partie des articles.

— Ces engins sont pourvus d'une messagerie, lui répétait-il. Utilisez-la. Surtout si c'est pour me rappeler qu'on boucle demain et que j'ai du retard. Je le sais mieux que quiconque, figurez-vous, mais bordel, est-ce que je vous ai déjà plantée ? Oui ou non ? Non. Bon alors.

Paul n'y pouvait rien. Il détestait parler dans ce truc, y coller son oreille. Le sentir vibrer dans sa poche suffisait à lui serrer la gorge.

Il attendit en vain que l'appareil vibre de nouveau, indiquant que Marion Gardel lui avait laissé un message. Puis il se remit au travail. Dans son dos se mêlaient le bruissement des conversations et le vacarme du percolateur. Ils n'étaient pas nombreux, en dehors des week-ends, à s'installer en milieu d'après-midi aux tables calées dans le sable blanc de la paillote qui surplombait la grande plage. Le nouveau propriétaire, un type d'une quarantaine d'années au sourire inaltérable, semblait ne pas se résoudre à ce que la saison touristique ne dure qu'un mois, nichée entre le 14 juillet et le 15 août, et s'échinait depuis quatre ans à ouvrir son établissement dès les premiers jours d'avril pour ne le fermer qu'une fois les congés de la Toussaint consumés. En dehors des vacances, des ponts et de quelques week-ends ensoleillés, il se condamnait ainsi à demeurer seul sous la pluie, attendant qu'à la moindre éclaircie quelques locaux désœuvrés, une poignée de touristes égarés daignent lui commander un café ou un demi qu'ils consommaient à toute vitesse, sous peine de finir frigorifiés avant même d'en avoir bu la dernière goutte. Une telle abnégation frisait l'hérésie économique, personne ne comprenait comment il pouvait s'en sortir avec un si maigre chiffre d'affaires, mais cela faisait le bonheur de Paul. Il y avait établi son QG. C'était devenu une sorte d'extension de sa maison. Son jardin en quelque sorte (le petit carré d'herbe prolongeant la terrasse abritée dont bénéficiaient les Lerner, ainsi qu'on les appelait même si Paul et Sarah n'étaient pas mariés, quoique agréable, n'en méritait pas vraiment le nom). Il se sentait protégé face à ce paysage qui avait toujours eu le pouvoir (comment avait-il pu l'oublier, comment même

avait-il cru pouvoir s'en passer ou vouloir autre chose, se demandait-il à présent) de dresser une muraille entre son cerveau et tout ce qui le rongait. Dans l'ordre chronologique : la mort de son père et l'atmosphère de décomposition qui avait cerné leurs dernières années à Paris, l'insuccès de ses derniers livres et l'endurance dangereusement érodée de Sarah, son dos foutu et les deux années de douleur constante, de comprimés de codéine, de Lamaline et de capsules d'Acupan qu'il avalait comme des bonbons, les trois opérations des lombaires dans des cliniques hors de prix par des prétendus pontes de la chirurgie, l'interminable succession de convalescences, de rémissions et de rechutes, l'argent qui n'avait soudain plus suffi, même avec le salaire de Sarah, pour leur payer le luxe d'une vie parisienne, l'urgence qu'il y avait eue alors à dénicher un boulot pour assurer le quotidien, les démarches sans succès auprès des maisons d'édition (il ne suffisait pas, découvrait-il, d'avoir publié des romans dont certains avaient trouvé leurs lecteurs pour prétendre au titre d'éditeur ou de directeur de collection), du monde du cinéma (son étoile avait pâli depuis ses derniers succès en tant que scénariste) ou de la presse écrite (où sévissait une crise sans précédent), et pour finir leur retour ici, nimbé d'un tenace sentiment d'échec, à la faveur d'un emploi inespéré dans le canard local. Mais tout n'allait pas si mal. Certes la réacclimatation de Manon s'avérait difficile : elle semblait ne pas se remettre d'avoir été arrachée à sa ville, son quartier, son lycée, ses amies. Quand bien même elle était née et avait passé ses onze premières années ici. Ses parents avaient gâché sa vie, affirmait-elle. Mais ils vivaient là de nouveau, à deux pas des plages et des falaises, à une

UNE PARTIE DE BADMINTON

quinzaine de kilomètres des lieux qu'ils avaient quittés cinq ans plus tôt, histoire de ne pas tout à fait accréditer la thèse d'un complet retour à la case départ. Clément, passé les premières angoisses liées à tout grand changement, s'en sortait plutôt bien, même si voir sa sœur se renfermer sur elle-même et ne plus lui porter qu'une attention négligeable, alors qu'ils avaient été si proches durant tant d'années, lui brisait le cœur. Sarah avait obtenu sa mutation à temps, et en dépit des trajets en voiture quotidiens qu'elle s'infligeait pour gagner la banlieue de Rennes, paraissait avoir repris les forces que cinq ans d'enseignement en Seine-Saint-Denis et Paul lui-même (il était, de l'avis de tous, un type « difficile à vivre ») avaient sérieusement rongées au fil des années. Ils n'étaient pas à plaindre en définitive. Loin de là, même, se força à penser Paul.

La mer s'était retirée jusqu'aux confins des premiers îlots. Les bateaux s'échouaient comme en cale sèche, cernés d'oiseaux scrutant les reliefs d'un repas d'ordinaire accessible aux seuls sternes et cormorans, les rares bestioles de leur espèce assez dingues pour s'enfoncer à longueur d'année dans une eau que l'été peinait à réchauffer au-delà des dix-huit degrés et qui le reste du temps oscillait entre les neuf et douze. Sur l'écran de l'ordinateur s'affichait le texte que Paul était sur le point d'achever. Il n'avait rien de commun avec ceux auxquels il avait longtemps pensé consacrer sa vie entière. Mais il fallait bien s'y résoudre. Ses trois derniers livres n'avaient emballé ni la presse ni les lecteurs. Il était passé de mode. Ou il avait écrit de mauvais romans. En matière de littérature, le succès, l'échec, tout cela lui semblait relever en partie du malentendu, de l'air du temps ou de circonstances. De la chance il en avait eu très tôt, et par paquets entiers. Elle avait fini par le quitter, voilà tout.

Quelques gouttes éclaboussèrent le clavier de son ordinateur. Il jeta un œil vers le ciel, sauvegarda la dernière

version de son article et se réfugia au bar. L'avancée du toit, recouvert d'un genre de paillis à la mode tropicale, l'abritait des pluies qui par ici alternaient tout au long des journées avec les trouées de lumière, assurant ces incessants changements de couleurs à la surface de la mer que vantaient les prospectus de l'office du tourisme et les reportages sur ce coin de la côte bretonne, qu'on pouvait suivre la nuit venue, au gré des insomnies, sur les chaînes les plus reculées du satellite. Paul lâcha au patron la désormais rituelle prédiction selon laquelle ce dernier finirait bien par se résoudre à aménager un coin de tables protégé en permanence, à quoi celui-ci lui répondit comme à l'accoutumée, imperturbable, qu'il faisait toujours beau ici et que c'était bien connu, en Bretagne il ne pleuvait que sur les cons. Ils avaient cet échange chaque semaine. Cela faisait partie des charmes de la vie locale. La pluie et le beau temps, les coefficients de marée et la force du vent, les sempiternels débats sur le climat qui régnait sous ces latitudes, moins mauvais que ce qu'en laissait croire la rumeur colportée par à peu près tout le monde sauf Paul, remplissaient une bonne moitié des conversations, le reste étant dévolu à des considérations générales sur l'actualité du coin (que Paul alimentait d'ailleurs dans des proportions non négligeables), aux résultats sportifs, à la santé des uns et des autres, aux variations d'état civil, naissances mariages divorces enterrements et, pour les plus audacieux et concernés, à quelques commentaires bien sentis sur la marche du pays, pour ne pas dire du monde, telle qu'elle était relatée dans les pages de *Ouest France* ou durant les deux minutes des flashs info dispensés par la station régionale de la radio publique. Paul aimait se laisser noyer dans ce babillage

incessant, cette sociabilité de surface. Au fond, pendant les cinq ans de leur parenthèse parisienne, et sans qu'il se le formule jamais, cela lui avait manqué. Comme tout le reste. Les paysages, les gens, le sentiment obscur d'être au bord du pays, légèrement en retrait, et néanmoins en son cœur. Cette vie dont il avait cru s'être lassé. Qu'est-ce qui lui avait pris de vouloir partir, cinq ans plus tôt ? Qu'est-ce qui ne tournait pas rond ? Tout allait bien à l'époque, et mieux que ça, même, quand il y réfléchissait. Ses livres rencontraient un certain écho. Aussitôt l'un fini un autre lui apparaissait. Il écrivait sans difficultés notoires, puisant dans le lieu et ses habitants une bonne partie de sa matière – de là à croire qu'à Paris l'inspiration s'était tarie, ce qui pouvait expliquer que le contenu de ses livres s'en soit ressenti et qu'ainsi l'aient abandonné un à un les lecteurs, il y avait un pas qu'il hésitait encore à franchir. Sarah semblait heureuse alors – et ce fut pour lui une vraie surprise quand, le jour où il lui fit part de son désir de vivre dorénavant à Paris, elle avait acquiescé et soutenu ce projet sans réserve. Les enfants poussaient comme des herbes folles ; leur jardin était une plage de six kilomètres. Que demander de plus ? D'ailleurs, quand ils avaient annoncé leur départ, personne ici n'avait compris. Vous le regretterez vite. Vous reviendrez. Au bout d'un an, au bout de dix ans, mais vous reviendrez, s'étaient-ils entendu répéter. Sur le coup ils avaient souri à tous ces gens. Les faits leur avaient pourtant donné raison.

La pluie s'était mise à cingler mais déjà à l'ouest le ciel se déchirait et les rayons de soleil tombaient en rideau à travers les nuages anthracite. La mer s'illumina

soudain, virant en un clin d'œil du gris fer à l'émeraude, avant de loucher vers le turquoise fluorescent. Le patron, le serveur qui l'assistait et les trois autres clients perchés sur de hauts tabourets contemplèrent le spectacle comme si c'était la première fois qu'un tel phénomène se produisait. Jamais personne n'avait l'air de s'en rassasier. Ce genre de lumières, de couleurs avait beau tout repeindre plusieurs fois par jour, c'était toujours le même éblouissement. Un type au comptoir observait Paul à la dérobée. Il finit par lui demander si, par hasard, il n'était pas romancier.

— Non, vous devez confondre... répondit Lerner.

L'était-il encore ? La question était sans fond. Depuis son dernier livre il n'avait pas écrit une ligne et rien ne semblait vouloir se profiler. Du reste, personne ne semblait attendre encore quelque chose de lui. Ni les lecteurs, qui l'avaient déjà oublié. Ni son éditeur, pour qui la terre ne s'était pas arrêtée de tourner : Noren comptait à son catalogue d'autres poulains sur qui miser, et sa maison continuait à collectionner les succès. Plus le temps passait, plus Paul se demandait si la page n'était pas définitivement tournée. Peut-être n'écrivait-il plus jamais le moindre roman. Peut-être ne publierait-il plus rien d'ici sa mort. Quand il s'en ouvrait à Sarah, elle haussait les épaules. Comme si la perspective de le voir se retirer du jeu ne la perturbait pas. Il avait longtemps gagné sa vie avec ses romans. Ce n'était plus le cas. Qu'il arrête et se consacre à un autre métier ne constituait pas un drame. Il ne serait pas le premier ni le dernier à devoir se reconvertir. D'ailleurs elle n'avait jamais vraiment compris pourquoi l'écriture, la réception de ses livres, en dehors des implications financières que cela

supposait, le gouvernaient à ce point. Le plongeaient dans de tels états d'anxiété ou d'abattement, d'euphorie ou d'excitation. Tout cela lui paraissait nimbé d'une forme de romantisme démodé. Toute cette mythologie de l'auteur torturé. Rongé quand l'inspiration se dérobait. Hanté par le sentiment d'imposture ou d'échec. Elle en aurait souri si durant toutes ces années elle n'avait dû en subir les conséquences. Après tout, disait-elle, ce ne sont que des romans. Et puis quoi, tu n'es pas Faulkner non plus. Bien sûr Paul ne l'était pas, et ne le serait jamais. Mais tout de même, quelque chose dans ce discours, venant de quelqu'un qui vouait sa vie à enseigner les lettres à des lycéens rétifs, ne manquait pas de le troubler.

Il rentra chez lui et s'installa à son bureau, d'où l'on apercevait la mer si toutefois l'on voulait bien se pencher un peu par la fenêtre et consentir à se tordre le cou. Son poste de travail était situé au deuxième étage de la maison. Celle-ci était mitoyenne d'un immeuble années trente qui avait abrité un hôtel à la grande époque des stations balnéaires, avant d'être démembré en une dizaine d'appartements surplombant un bar et une pizzeria qui la jouaient banchée et n'ouvraient que le week-end et durant les congés scolaires. L'été, les vacanciers y sirotaient des rhums arrangés jusque tard dans la nuit. Paul avait l'impression de les accueillir dans son jardin. Jusqu'à ce qu'ils rentrent se coucher ou gagnent la boîte de nuit perchée sur la pointe. Là-bas, nichés sur les derniers mètres de granit s'échouant à l'équerre, ils dansaient jusqu'à l'aube tandis que la mer engloutissait le monde.

La maison elle-même n'était pas très grande. Elle ressemblait plus à une résidence secondaire qu'à un endroit où vivrait à l'année un couple avec deux enfants, mais enfin, les Lerner s'y plaisaient, à l'exception de Manon bien entendu, aux yeux de qui rien ici ne présentait le moindre intérêt. Ils l'avaient trouvée via l'agent immobilier qui leur avait vendu la coquette villa balnéaire où ils avaient emménagé quelques mois avant la naissance de leur fils : à l'époque, les droits d'auteur commençaient à pleuvoir, trois romans aux ventes plus que convenables et deux adaptations cinématographiques les avaient soudain propulsés du monde des locataires dans celui plus envié des propriétaires. Ce même agent avait revendu la villa quand les avait pris le désir subit de tenter l'aventure d'une vie nouvelle à Paris. Lui aussi avait semblé désorienté à l'époque : des gens qui finissaient par s'établir dans la ville de bord de mer où ils passaient leurs vacances et où ils avaient toujours été si heureux, apaisés, unis, légers (mais n'était-ce pas là le propre des vacances, où qu'on les passe), il en avait vu défiler. Qui n'avait pas rêvé un jour de s'installer pour de bon dans un lieu de villégiature, de quitter la grande ville pour goûter à l'année au bonheur qu'ils n'éprouvaient que quelques semaines par an ? Mais on ne croissait pas si fréquemment des clients souhaitant faire le trajet dans l'autre sens, à moins d'y être contraints.

— Vous reviendrez, vous verrez. Vous en aurez vite marre de Paris. La mer vous manquera.

Quand bien même la mer n'avait pas grand-chose à voir là-dedans, ce type avait vu juste lui aussi, et c'est lui que la famille Lerner avait retrouvé devant cette maison un jour de mars, après qu'ils eurent posé leur

préavis à Paris, que Paul se fut engagé auprès de *L'Émeraude* et que Sarah eut, par miracle dans des délais si courts, obtenu sa mutation dans un lycée de la banlieue rennaise. Ils n'en avaient pas visité d'autres. Ils étaient pressés, ne pouvaient pas reculer leur départ d'un an ou plus, et celle-là convenait. Elle était certes un peu petite mais le loyer était raisonnable – le type de l'agence avait affiché un de ces sourires compassionnels et compréhensifs qu'il réservait aux clients qui connaissaient des revers de fortune et dégringolaient l'échelle immobilière, optant pour des surfaces toujours plus petites, perdant leur statut de propriétaire pour regagner le purgatoire de la location (hiérarchie qui n'avait aucun sens à Paris ou dans les grandes villes mais réapparaissait dès lors que l'on s'en éloignait). Il se hasarda à suggérer qu'au moins ici, avec ce loyer abordable et ce qu'il devait leur rester des bénéfices de la vente de leur précédente maison, ils pourraient mener grand train. Paul acquiesça, même s'il avait tort. Cinq ans de vie parisienne et de loyers extravagants avaient suffi à dévorer ladite somme, qu'ils avaient mise de côté en prévision des vaches maigres qu'ils espéraient ne jamais connaître. Elles étaient venues bien plus tôt qu'ils ne l'avaient imaginé.

— Et voyez, avait ajouté l'agent immobilier. Vous êtes à deux pas des plages et des commerces. Et vous bénéficiez même d'un petit terrain où disposer une table et quatre chaises, un ou deux transats et quelques fleurs.

Ils avaient signé le jour même, avant de reprendre le train pour Paris où les attendaient leur appartement montmartrois et leurs enfants. Le parquet hongrois. Les murs blancs percés de miroirs et d'étagères. Les grandes

fenêtres d'où ils pouvaient apercevoir, dominant les toits de zinc, la coupole et le clocher du Sacré-Cœur. Tout cela semblait déjà s'effacer sous leurs yeux, sans qu'ils puissent dire alors s'ils le regrettaient. Manon, elle, le pouvait. Et c'était sans hésitation ni détour. Sa mine déconfite quand ses parents lui apprirent qu'ils avaient trouvé et qu'ils emménageaient dans deux mois en disait assez long. Mais moins que la porte qu'elle claqua avant de s'enfermer dans sa chambre et de se réfugier dans son lit pour y sangloter sans fin, sous le regard désarmé de son frère. L'annonce par Sarah qu'ils ne retournaient pas vivre à Saint-Malo, où elle avait passé son enfance, mais de l'autre côté de la Rance, à Saint-Lunaire, ce qui signifiait, entre autres, qu'il lui faudrait prendre un bus le matin pour se rendre au lycée, un trajet porte à porte d'une quarantaine de minutes, avait achevé de la plonger dans un mélange de tristesse, de colère et de ressentiment dont ils n'étaient pas près de voir la fin. Clément, quant à lui, s'était contenté de hausser les épaules, une fois que ses parents l'eurent rassuré sur le caractère passager de l'humeur de sa sœur adorée. Est-ce qu'Aaron (son meilleur ami, son frère) pourrait venir le voir un week-end et pendant les vacances ? C'était la seule question qui l'obsédait. Sinon, habiter là où ces dernières années ils avaient continué à passer leurs congés, à défaut d'y vivre, n'était pas pour lui déplaire.

— Du coup, on verra Nicolas Hulot, avait-il lancé pour finir.

Sans doute, avait acquiescé Paul. Même si, maintenant qu'il était ministre, il devait passer beaucoup de temps à Paris et moins dans la somptueuse villa perchée sur la pointe qu'il occupait avec les siens et qu'on pouvait

contempler, assis dans le sable ou à une table de la paillote. Clément afficha un sourire réjoui. Ancien aventurier cathodique, ardent défenseur de la faune et de la flore, désormais ministre de la Transition écologique, Hulot était, sans que ses parents comprennent vraiment pourquoi, l'idole de Clément qui n'en revenait pas de le croiser à toutes les vacances, et quelques semaines plus tôt encore, sur son vélo, sortant de la boulangerie ou de la maison de la presse, une baguette ou son *Libé* sous le bras, se dirigeant vers sa maison située à deux cents mètres à peine de celle où on lui proposait de vivre désormais. Paul n'eut pas le courage de tempérer son enthousiasme. Le paysage politique était sens dessus dessous et il ne se voyait pas débattre avec son fils de dix ans des mérites et des manquements de la majorité au pouvoir, les choses étaient devenues si complexes que lui-même ne savait pas toujours comment se positionner vis-à-vis de Macron et ses sbires, comme tous les électeurs de gauche qui avaient dû se résoudre, face à la menace du Front national, à voter pour lui et à assurer à leurs enfants que l'élection du faux jeune homme (Macron lui avait toujours fait penser à ces modèles de voitures dont seuls les vieux pensent qu'ils font jeunes) était, dans ce contexte précis, une bonne nouvelle. Du moins un motif de soulagement, peut-être passager, mais tout de même. Clément, pour être sûr de bien comprendre, avait reformulé sa question.

— Mais il est gentil lui, non ? Il a battu la méchante et donc tout va bien.

— C'est plus compliqué que ça, mais... oui, si tu veux, on peut dire les choses comme ça.

UNE PARTIE DE BADMINTON

— Et puis, il est quand même un peu de gauche de toute façon.

— Alors ça mon petit pote, c'est la question à un million de dollars. Allez, tu viens, on va faire un foot au square.

Bien entendu, un an plus tard, cette conversation n'aurait plus le moindre sens. Macron aurait troqué le fameux « de gauche et de droite » pour un plus classique « de droite et de droite » et Clément verrait presque chaque jour Nicolas Hulot, qui aurait claqué la porte du gouvernement, promener son chien sur la plage ou noyer son amertume au milieu des vagues, juché sur une planche et traîné par une voile gonflée de vent. Mais alors ni lui ni Paul, ni Manon ni Sarah n'en auraient plus rien à foutre.

La maison était vide. Sarah devait être quelque part sur la route entre Rennes et Saint-Lunaire. À moins qu'elle ne se soit rendue à Cancale, où elle donnait des cours de français aux réfugiés que la mairie logeait dans un ancien centre de vacances. Ou bien elle était avec Lise, une amie qu'elle disait avoir retrouvée en revenant ici, dont Paul ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu parler à l'époque, mais qui semblait désormais tenir une grande place dans sa vie. Manon était encore au lycée, ou sur le chemin du retour. Seul Clément était rentré, la présence de son cartable dans le couloir en attestait, mais visiblement il était aussitôt reparti. Un coup d'œil dans le jardin suffit à renseigner Paul : la combinaison et la planche de bodysurf de son fils avaient disparu. Il résista à la tentation de se servir un whisky (il avait depuis peu décidé de ne plus boire d'alcool avant dix-neuf heures, et le moment de la délivrance était encore loin) et se contenta d'un énième café avant de s'atteler au figolage de son article. Rien de bien palpitant, même à ses yeux. Mais tout de même de quoi lui attirer déjà, trois mois après son embauche, de sérieuses

emmerdes. De l'autre côté du barrage, à quelques encablures de la ville fortifiée, le dernier terrain de camping municipal venait d'être cédé à un promoteur qui envisageait d'y bâtir un complexe luxueux, composé d'un hôtel estampillé cinq étoiles et d'une résidence de vacances en affichant quatre, le tout muni de spas coûteux à destination des Parisiens et des Anglais qui affluaient aux beaux jours. Jusqu'alors, le camping, situé en haut d'une falaise surplombant une plage de plusieurs kilomètres, n'ouvrait que durant les congés d'été. Vue des sables, cette portion de littoral, bien que bordée par la ville, demeurait assez préservée. Seules les premières caravanes gâchaient la composition de ciel, de résineux et de granit percé d'ajoncs, de liserons et de bruyère. Les connaisseurs, que la paresse prenait parfois de gagner la côte sauvage s'amorçant dix kilomètres plus loin, s'en contentaient largement. Paul avait été l'un d'eux, autrefois. Leur ancienne maison se nichait non loin. Par gros temps le bruit de la mer parvenait jusqu'au salon, comme si elle se déversait dans le jardin où volaient parfois de gros paquets d'écume. Hors saison, l'étendue d'herbe piquée de pins maritimes et désertée par les tentes et autres camping-cars offrait un ersatz de prairie où promener son chien, pique-niquer ou jouer au ballon en préservant ses chaussures du sable détrempe. Paul avait l'habitude alors d'y fumer une poignée de cigarillos tandis que le soleil déclinait. Sarah l'accompagnait parfois. Plus rarement Manon ou Clément. Bien sûr, les riverains s'élevaient contre le projet, d'autant que le site était protégé et que les lois de préservation du littoral interdisaient toute nouvelle construction en bord de mer. Le maire n'avait pas l'intention de

s'en soucier, arguant des emplois que le complexe ne manquerait pas de créer et des retombées potentielles que générerait l'afflux d'une clientèle argentée sur le bourg avoisinant, lequel, contrairement à la ville fortifiée, au quartier des Thermes et à l'appendice purement balnéaire que formait plus à l'est le village de Rothéneuf, s'enlisait dans la morosité économique et voyait ses commerces fermer un à un. Paul avait tenté de dresser de tout cela un compte rendu précis, étayé par les propos de représentants de l'un et l'autre camp, hormis le maire qui avait refusé de lui accorder un entretien sur le sujet. Pour tout dire, Guimard lui avait même déconseillé de se mêler de tout cela. D'autant que, lui avait-il rappelé, c'était bien grâce à lui que Paul avait trouvé cet emploi à *L'Émeraude*. S'en souvenait-il seulement ou devait-il lui rafraîchir la mémoire ? Paul s'en souvenait parfaitement. Il était du genre distrait mais pas à ce point. C'était lors de la maigre promotion qu'il avait assurée pour son dernier livre, un an plus tôt, alors qu'ils vivaient encore à Paris. Les semaines passaient et il avait beau guetter les appels de son attachée de presse, ouvrir les journaux à la Maison de la presse que tenait Didier rue Custine (lequel, passionné de littérature et plutôt bienveillant à son égard, l'autorisait à pratiquer sa revue de presse quotidienne dans ses locaux, moyennant l'achat sporadique du *Monde* ou du *Libé* du jour et quelques potins sur le monde des lettres), rien ne se profilait. Rien de substantiel en tout cas. Ne restait qu'à prier pour qu'un miracle advienne. Un de ces phénomènes de bouche-à-oreille ou de ces coups de cœur de libraires qui font les succès surprises, en dépit de l'absence de passage télé ou radio de l'auteur, ou de

pleines pages dans les quotidiens et hebdomadaires les plus prescripteurs. Mais là non plus il ne fallait pas trop y compter. Aucun signe en ce sens ne lui parvenait. Et ce fut tristement résolu à ce que ce roman ne lui permette pas le rebond tant espéré qu'il avait effectué une famélique tournée des librairies, bretonnes pour la plupart : il avait beau avoir quitté la côte en traître, on le créditait tout de même d'y avoir longtemps vécu et il gardait là-bas quelques lecteurs fidèles. Il n'y avait pas foule à L'Étagère, la petite librairie que tenait Brice, un ancien moniteur de voile passionné de littérature, mais toujours plus qu'à Lyon, Strasbourg ou Bordeaux, où Paul s'était rendu les semaines précédentes dans l'indifférence générale. Des anciens voisins. Quelques curieux. Deux ou trois lecteurs qui persistaient à le lire, même si, lui avouaient-ils, ils préféraient ses premiers livres. On lui demanda des nouvelles. De Sarah, des enfants. Et ce n'est pas trop dur à Paris ? Moi je ne pourrais pas. Ça ne vous manque pas trop, la vie ici ? Il eut droit à quelques réflexions bien senties à propos d'une vieille interview qu'on avait mal prise dans le coin. C'était quelques semaines après son retour à Paris. Le journaliste l'avait interrogé sur les raisons de ce déménagement. Et il avait cru bon de répondre ce qui lui apparaissait alors comme la vérité. Il avait fait le tour des lieux, les avait en quelque sorte épuisés, avait besoin de voir autre chose, de se frotter à la vie qui lui semblait battre plus fort à Paris et ses alentours. Et puis là-bas les hivers étaient si longs. Le calme finissait par le disputer à l'ennui. Sans parler de la trop maigre vie artistique et culturelle à laquelle on avait droit. Il en avait assez de se taper deux heures de bagnole pour voir un film

d'auteur en version originale, ne pouvait plus se contenter de la maigre programmation qu'offraient les galeries d'art, salles de concerts et théâtres locaux. Il avait besoin de se nourrir, artistiquement parlant. De plus, nombre de ses amis vivaient à Paris et il avait fini par se sentir isolé. Ce qui avait laissé entendre que des amis, il n'en avait pas ici, seulement des connaissances, qu'il considérait comme quantité négligeable. On se serait vexé à moins.

En définitive il fut assez peu question de romans. Ou en tout cas pas des siens. On l'avait interrogé surtout sur ceux des autres. Ceux qui marchaient, ceux qui avaient été couronnés par tel ou tel prix, ceux d'auteurs venus à la rencontre du public dans cette même librairie et qui avaient fait forte impression. D'ailleurs, lui précisait-on : il y avait un monde fou, ce jour-là. Et qu'est-ce qu'il nous a fait rire ! Paul était reparti légèrement abattu et perclus de douleurs : sa dernière opération datait de trois mois à peine et il était encore convalescent ; il ne tenait pas longtemps sans devoir s'allonger un moment. Ce qu'il n'était pas près de pouvoir faire. Il lui faudrait d'abord endurer le trajet en TGV, puis une vingtaine de stations de métro avant d'arriver à son appartement. C'est dans le train du retour que Guimard, le maire de Saint-Malo, l'avait apostrophé.

— Eh bien, monsieur Lerner, qu'est-ce que vous devenez ? On n'entend plus parler de vous depuis que vous nous avez quittés.

Le coup était rude. Mais il avait raison en un sens. Quelques mois avant de partir de la région, Paul était encore en haut de la vague. Son dernier livre s'était

vendu au-delà de ses espérances et de celles de son éditeur. Ils avaient déménagé quelques semaines avant la sortie du suivant. Et personne n'avait prévu la dégringolade. Ni lui, sans quoi il n'aurait pas pris le risque de signer un bail aussi onéreux, de gagner une ville si coûteuse, de vendre la maison, d'imposer aux enfants un changement de vie aussi radical – là aussi, Manon avait pleuré et leur en avait voulu, même si les choses s'étaient vite tassées et qu'elle s'était fondue dans la vie parisienne, y avait pris goût à une vitesse qui les avait sidérés. Ni son éditeur. L'à-valoir que ce dernier lui avait versé en témoignait. C'était d'ailleurs cette somme qui lui avait permis de tenir quelques années, dans l'espoir d'un soudain redémarrage d'une carrière en berne. Espoir qui s'était révélé infondé. Les deux livres suivants avaient rencontré un silence plus profond encore. À moins d'être un lecteur passionné ou de suivre le moindre de ses faits et gestes via Internet, on n'avait, il fallait bien l'admettre, plus entendu parler de lui depuis son départ de la région.

Le maire le scrutait. Paul crut lire une certaine satisfaction sur son visage. Comme si l'édile se réjouissait que le sort l'ait ainsi puni. Il avait quitté la côte bretonne pour les lumières de la capitale et les mirages du monde littéraire parisien. Il ne venait plus ici qu'en touriste. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Il avait eu ce qu'il méritait. Le retour du fils prodigue se profilait. Paul lui répondit en minorant la situation, sans doute par orgueil. Depuis son retour à Paris il avait tout de même publié trois livres, tenu un temps une chronique dans un journal (on y avait mis un terme à l'occasion d'un énième changement de formule) et

officié en tant que consultant sur deux films que personne n'avait voulu voir. Le maire sourit, puis ils bavardèrent de choses et d'autres. L'élection à venir et la possible candidature d'Emmanuel Macron, à laquelle Guimard ne croyait pas. L'atmosphère de dégagisme qui ferait long feu. Et, in fine, l'élection de François Fillon qui ne faisait selon lui aucun doute. Il n'était pas très inquiet non plus quant à sa propre réélection. Celle du député local, à qui il avait dû céder son siège pour mettre fin à un cumul des mandats devenu impossible, se ferait elle aussi sans encombre. Sur ce dernier point l'avenir lui avait donné raison. Le sortant avait été réélu, opposé pourtant à une nouvelle recrue concourant pour le compte du parti macroniste. Paul avait souri en voyant son nom dans les journaux. C'était une commerçante du coin. Elle tenait une boutique de meubles et de décoration pour enfants. Les lits de Manon, de Clément, leurs commodes, leurs bibliothèques, leurs bureaux, tout venait de chez elle. Une femme dynamique, souriante, éminemment sympathique, qui semblait à mille lieues des vicissitudes et des coups tordus de la vie politicienne. Perdre était sans doute ce qu'on pouvait lui souhaiter de mieux. Qu'était-elle allée faire dans un merdier pareil ? Puis de nouveau la conversation glissa sur son propre cas. Et cette fois Paul rendit les armes. Les derniers relevés de comptes et l'échec de ses démarches pour trouver un emploi bourdonnaient sous son crâne. Le salaire de Sarah ne couvrait même pas le loyer de leur appartement parisien. Leurs économies avaient fondu comme neige au soleil. Ils en avaient été réduits à demander un peu d'aide autour d'eux. Des amis, les parents. Des prêts qu'ils s'étaient engagés à

rembourser dès que Paul aurait un travail. Ils consultaient à longueur de soirée les sites d'annonces immobilières, à la recherche d'un appartement plus petit, au loyer plus accessible. Ils en avaient même déjà visité quelques-uns. Avaient déposé des dossiers qui avaient été refusés. Avec un seul salaire et des déclarations de revenus aussi maigres de son côté sur les trois dernières années, ils n'avaient aucune chance. Restait l'hypothèse de la banlieue. Mais quitte à s'éloigner de Paris et de la vie qu'ils avaient cru pouvoir y mener, l'idée commençait à poindre, même si un vague sentiment d'échec la nimbait d'une lumière trouble, autant revenir habiter ici.

— Je vais y réfléchir, lui avait lancé le maire. J'ai peut-être une idée. Je passe deux trois coups de fil et je vous dis. Laissez-moi votre numéro.

Après quoi Paul s'était enfoncé dans son fauteuil et laissé emporter par le sommeil. Arrivés à la gare ils s'étaient salués et l'élu avait disparu en direction des taxis après lui avoir assuré qu'il l'appellerait sans faute prochainement. Il était rentré chez lui sans même y penser. Ni sur le moment. Ni les jours qui suivirent. Pourtant le maire tint parole. Son numéro s'afficha. Paul décrocha, pour une fois. Sans même prendre la peine de se présenter, Guimard lui annonça qu'il avait de bonnes nouvelles, les choses étaient faites, Marion Gardel, rédactrice en chef de *L'Émeraude*, cherchait quelqu'un, un journaliste expérimenté de préférence, et il l'avait convaincue qu'un écrivain qui avait vécu si longtemps sur la côte, et tant écrit à son sujet, ferait parfaitement l'affaire. Paul n'avait plus qu'à l'appeler.

Il relut une dernière fois son article, enregistra les dernières modifications, avant de l'expédier d'un clic

dans les ténèbres de l'espace virtuel qui formaient désormais le décor même de nos vies. Il y adjoignit quatre autres textes rédigés la veille. Le premier portait sur une querelle de voisinage qui avait mal tourné. Une sombre histoire de chat empoisonné par un type qui supportait mal que ledit félin use de sa pelouse comme d'une litière. Les protagonistes avaient fini au poste après un détour par l'hôpital où des plaies infligées à l'aide d'un sécateur avaient été soignées. Le deuxième relatait l'intervention des forces de police dans un appartement HLM du quartier du Renouveau, suite à l'appel de voisins faisant état d'une dispute conjugale qui semblait dégénérer. Le temps que les flics rapploient, le calme était revenu, tout avait l'air d'être rentré dans l'ordre. L'homme avait refusé d'ouvrir et la femme s'était jointe à lui pour demander aux policiers de partir, ils s'étaient un peu engueulés c'est vrai mais c'étaient leurs oignons, leurs connards de voisins se mêlaient de ce qui ne les regardait pas. Les flics avaient enfoncé la porte et trouvé la femme couverte de bleus, yeux et pommettes contusionnés. Elle avait nié que son mari ait pu porter la main sur elle. Affirmé qu'elle s'était cognée. Bref, le truc habituel. Ce n'était malheureusement pas la première fois que Paul écrivait ce genre d'article. Le troisième s'intéressait à l'ouverture d'une boutique présentant les créations d'artisans du coin, céramiques, émaux, vêtements pour enfants, meubles, bijoux, luminaires. Le dernier concernait le récent concert qu'avait donné devant une assemblée moins dense qu'espéré un chanteur has been qu'un rôle de juré dans un télé-crochet célèbre laissait dans la lumière. Au fil des années, sa notoriété n'avait cessé de croître, tandis que ses ventes

UNE PARTIE DE BADMINTON

de disques plongeaient. Seul son premier album s'était bien vendu, quinze ans plus tôt, sur la foi d'un tube qui constituait désormais l'unique titre de lui dont le public se souvenait. C'était le genre de type à ne pas pouvoir faire trois pas dans la rue sans qu'on lui demande un autographe ou qu'on lui dise à quel point on le trouvait sympa, mais dont personne n'écoutait les chansons ni ne songeait même à assister aux concerts. Paul l'avait interrogé sur ce paradoxe et « l'artiste » avait pris la mouche, incriminé la crise de l'industrie du disque avant que son attachée de presse, visiblement courroucée, ne mette un terme à l'entretien. Un peu plus tard, Paul avait dû subir une heure trente de show pathétique devant une assemblée aussi clairsemée qu'assoupie, dont il avait principalement conclu que la vedette télévisuelle avait un urgent besoin d'une prescription pour la gorge, tant l'érailement disgracieux de sa voix évoquait les symptômes d'une laryngite aiguë. À l'occasion, on pourrait lui conseiller de se faire examiner les oreilles. Produire une musique aussi abominable ne pouvait être que le fait d'un sourd.

Paul entendit claquer une porte au rez-de-chaussée. Des pas dans l'escalier. Il entrevit Manon qui se précipitait dans sa chambre et s'y enfermait. Voilà où ils en étaient. Elle partait le matin pour le lycée, en rentrait le soir pour rester confinée dans son domaine sans même prendre la peine d'adresser le moindre mot à ses parents. Elle daignait descendre pour le dîner mais remontait aussitôt après. Le week-end, elle prétendait avoir des devoirs, refusait chacune de leurs propositions. De toute façon il faisait froid, disait-elle, il y avait trop de vent, et puis la mer, les sentiers, ça allait, elle avait compris. Du sable, de l'eau, des roches et des plantes sauvages. Qu'est-ce qu'elle en avait à foutre ? Elle passait le plus clair de son temps rivée à son ordinateur, le smartphone à la main. S'enfilait des kilomètres de séries américaines tout en communiquant avec ses amis de Paris. Elle était ici et elle était là-bas, connectée à eux en permanence.

— Et à l'école, la harcelait Paul. Tu t'es bien fait des amis ?

Elle haussait les épaules. À l'entendre il n'y avait personne qui en valait la peine. Personne à qui parler. Et

puis elle s'en fichait. Des amis elle en avait. Ils étaient à Paris. Point barre. Si ses parents s'inquiétaient tant que ça pour sa vie sociale, et intellectuelle au passage, ils n'auraient pas dû l'obliger à quitter sa vie. Son lycée. Ses cours de théâtre. Ses cafés. Les cinémas au bout de la rue. Les salles de concerts à trois stations de métro. Ici il n'y avait rien. Et le peu qu'il y avait, elle ne pouvait le faire sans monter dans une putain de bagnole, leur demander de l'accompagner et de la ramener. Même le lycée était à perpète, et dans un coin pourri. Pas un café à la ronde, pas un commerce, rien. Juste des rangées de pavillons, des ronds-points et des feux de signalisation. Dès les premiers jours qui avaient suivi leur arrivée ici Paul l'avait compris : elle ne lui pardonnerait pas de sitôt d'avoir chamboulé sa vie, d'y avoir introduit cet accident, ce changement de voie. Sur le coup il lui en avait voulu de se comporter en enfant gâtée. Un déménagement ce n'était pas la mort non plus, ça arrivait à tout le monde de changer de ville ou de région. Et il y avait des destinations moins enviables que celle qu'il lui avait imposée. Habiter à l'année au bord de la mer, tout le monde ou presque en rêvait, non ? Mais bien sûr il ne pouvait ignorer qu'à l'âge qu'elle avait tout était décuplé. Les sentiments. L'attachement. Les contours mêmes de la vie qu'on commençait à se construire. Et puis elle avait sans doute la sensation désagréable d'être trimballée au gré des humeurs, des caprices, des lubies de son père. Tout ça à cause de livres dont tout le monde se foutait. Même quand ils marchaient.

Paul rangea son ordinateur et jeta un œil sur sa montre. Clément avait pour consigne de rentrer à dix-huit heures au plus tard. Le délai avait expiré.

Dans la nuit des réverbères, le sable blanc prenait des teintes orangées et l'eau elle-même virait du bleu à l'aluminium. À sa surface une dizaine de fanatiques en combinaisons noires, allongés sur leur planche, patientaient en espérant la vague qui à elle seule justifierait ces heures passées dans ce grand congélateur liquide. Paul longea la plage en direction des surfeurs. Au loin quelques ombres figuraient des promeneurs que traînaient des chiens obscurs. L'une d'elles agita un bras. On lui faisait signe. Il pensa : Merde. Il est là. Éric Meyerowitz. Il va me tenir la jambe pendant des plombes. Il faisait nuit, Clément était toujours fourré dans l'eau, le temps de le sortir de la flotte et de présenter ses hommages au grand homme, Sarah serait sûrement rentrée, et tout cela accrédirait la thèse officielle : c'était elle qui devait s'occuper de tout comme toujours, alors qu'elle avait son boulot, les trajets en voiture qu'elle haïssait (elle avait toujours détesté conduire et s'infliger ces deux heures de route quatre jours par semaine, se payer le barrage à tous les coups constituait pour elle une véritable punition), les cours qu'elle dispensait aux exilés à Cancale, et comme tout un chacun un semblant de vie sociale. Superviser les devoirs, signer les carnets de correspondance, se rendre aux réunions destinées aux parents d'élèves, conduire les enfants chez le médecin et contrôler la prise des médicaments, veiller à ce que Clément ne regarde pas de films qui n'étaient pas de son âge, se couche à une heure raisonnable, ne passe pas trop de temps sur ses jeux vidéo, tout cela c'était pour elle. Qu'ils soient devenus ce couple standard la déprimait. Il lui semblait que rien jamais ne pouvait nous détourner des clichés qui menaçaient de